



Ma mère

de Christophe Honoré

Fiche technique

France - 2003 - 1h50

Réalisation & scénario :

Christophe Honoré

d'après un récit inachevé de

Georges Bataille

Interprètes :

Isabelle Huppert

(Hélène)

Louis Garrel

(Pierre)

Emma de Caunes

(Hansi)

Joana Freiss

(Réa)

Jean-Baptiste Montagut

(Loulou)

Dominique Raymond

(Marhe)

Olivier Rabourdin

(Robert)

Philippe Duclos

(le père)



Résumé

Pierre, un adolescent de 17 ans, voue un amour aveugle à sa mère, laquelle n'est pas prête à assumer ce que son fils projette sur elle. Refusant d'être aimée pour ce qu'elle n'est pas, elle décide de rompre le mystère et de révéler sa vraie nature, celle d'une femme pour qui l'immoralité est devenue une addiction. Pierre va demander à être initié par elle à la débauche quitte à aller jusqu'au bout de jeux de plus en plus dangereux...

Critique

Bataille. Ce qui était jusqu'ici le nom propre d'un écrivain masculin réputé inadaptable (Bataille, Georges), auquel Christophe Honoré s'est toutefois attaqué pour son deuxième film, est en passe, concernant cette adaptation de **Ma mère**, de céder le pas à un nom féminin (bataille, une) : en refusant le film, il y a trois semaines (après tergiversations, dit-on), le Festival de Cannes a, mine de rien, déclenché une Hernani critique. Que cette absence cannoise ait aussi vite pris une tournure symbolique révèle à quel point Cannes, qui n'a pas pour vocation directe d'être la vitrine de tout le cinéma français, n'en est pas moins la plus attendue de ses photographies. Et c'est justement en tant que Polaroid décadré du cinéma français haut standing que la présence du film d'Honoré sur la Croisette prenait tout son sens, fort d'un casting aussi prestigieux qu'hétérodoxe, où brille en première ligne la grande Isabelle Huppert, escortée d'un jeune

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

acteur surdoué, Louis Garrel, d'une actrice «grand public» qui, toutefois, attendait encore un vrai rôle, Emma de Caunes, et d'une icône de l'underground, Joana Preiss, mannequin et modèle de la photographe Nan Goldin.

Cette dose de glamour, presque inhabituelle en France, Honoré n'en fait pourtant pas une fin en soi, emmenant ce petit monde ailleurs, dans une zone franche proche de l'inconscient, sans toutefois jouer le contre-emploi abusif. Honoré a cette particularité naturelle d'aimer les acteurs à la fois pour ce qu'ils sont, le milieu d'où ils viennent, et pour les croisements inattendus qui peuvent s'inventer au détour d'un casting. Son déplacement d'éclairage est de ceux qui permettaient de repenser soudain tout le cinéma français. (...)

Christophe Honoré a donc eu la folie de vouloir filmer ce récit sans cesse retardé d'un amour (méta) physique entre un fils et sa mère, veuve joyeuse et décadente. De Georges Bataille, on a toujours dit que sa langue échappait à la représentation, qu'il ne pouvait y avoir de solution pour restituer en image le secret d'une littérature dont la nudité ouvre sur un vertige mystique. Cela, le réalisateur de **17 fois Cécile Cassard** est bien placé pour le savoir : il est lui-même écrivain. Tout comme il sait que **Ma mère** est un texte que la mort de Bataille, en 1962, a laissé inachevé, troué de points de suspension. Un texte qui ne demande qu'à ce qu'un fils en prenne possession. Dans les blancs de **Ma mère**, Honoré a glissé, comme un enfant accroché aux murs de sa chambre ses propres références, des écrivains de notre temps (Denis Cooper, Don Delillo, Sarah Kane...), un stylisme d'aujourd'hui (le film est téléporté en 2004) et des questions qui sont celles qu'un jeune homme de maintenant a toutes les raisons de se poser. Bataille produit de la terreur ? Honoré, c'est son intelligence et son humilité, l'a donc filmé comme un fils. Du point de vue du terrorisé, de la faiblesse, de l'innocence

toujours un peu hébétée et de la nécessité de trahir. La question du film, du coup, appartient moins à Bataille qu'à Honoré et ceux de sa génération (il a 34 ans) : c'est quoi être un fils aujourd'hui, en termes de survie ?

Ce n'est donc pas un hasard si le film se réalise pleinement dans les libertés qu'il s'offre par rapport au texte originel. Ainsi, l'idée (forte) de déplacer l'action du roman aux îles Canaries, destination touristique survendant une utopie de cul à foison et de ciel trop bleu. Déporter la jouissance bataillienne, inséparable de l'idée de transgression, vers un endroit qui est comme la caricature d'une société qui a tout avalé, tout normalisé, était un pari casse-gueule. Le film sort grand de cette friction.

L'autre risque tenait à sa manière de vouloir retrouver l'érotisme. Honoré refusant de composer avec des gros plans explicites, on pouvait craindre que le film, dont le scénario en forme de suite cannibale ne fait que revendiquer un certain dépravé, n'ait l'air au final que d'une pauvre chose timorée, totalement à côté de la plaque. On comprend maintenant qu'en restant à distance, en plan large, en sauvegardant de l'ombre sans pour autant reculer au-devant de la nature des scènes, il n'a pas supprimé la charge sexuelle, il l'a répandue sur toute la surface du plan.

Le fétiche, ici, ce n'est plus l'organe sexuel, mais les yeux, le blanc des yeux, fente par où se lit l'épuisement, la terreur et l'incommensurable joie.

Comme descendant d'un Buster Keaton minéral et songeur, le visage de Pierre (Louis Garrel) porte en lui un burlesque ahuri, irrésistible et éperdu, celui d'un orphelin en pleine solitude philosophique (le père vient de mourir, et le film commence), autour de qui des attelages délicieusement obscènes commencent à s'accoupler. Ceux que sa mère (Isabelle Huppert, inatteignable, blanche, joyeuse et cruelle) orchestre à coups de cravache : il y a la mère et Réa (Joana Preiss, indécente et magnifique), couple

de chiennes électriques ; la mère et Hansi (Emma de Caunes, mordorée, solaire, innocente et perverse) ; Hansi et Loulou, le petit pédé cruel et soumis (Jean-Baptiste Montagut, que l'on croirait sorti d'un Larry Clark). Et encore la mère seule, machine salope, célébrant son veuvage au milieu d'une nuée de rugbymen surchauffés. Au centre, Pierre, astre froid comme la mort, sérieux comme un pape, intact comme une image, qui n'a plus peur que d'une chose : que se desserre le dernier lien, qui le retient à sa mère.

Philippe Azoury
Libération 12 juin 2004

Oscillant entre l'obscénité, la quête de l'extase mystique et la fascination de la mort, l'univers de ce "philosophe" des vertiges est celui de fictions sexuelles aussi dérangeantes qu'elliptiques. Explorant l'abîme de pulsions extrêmes et de débauches condamnant l'homme à la "chute dans la fange animale", Georges Bataille écrit que ses personnages font "les pires choses qu'on puisse faire".

Comment filmer ce qu'il suggère, sans sombrer dans le ridicule, l'irregardable ? Figurer un texte de Bataille tient à la fois du défi à l'œuvre, qui vogue de l'évocation de rapports ignominieux à la suggestion d'actes indicibles ou innombrables symbolisés par des points de suspension, et du défi au cinéma, art de représenter des corps mais aussi des mystères et des désirs qui, ici, franchissent les barrières de l'interdit.

La réussite de Christophe Honoré tient justement à son regard, sa compréhension que la prose de Bataille reflète fantasmes et humiliations mentales plus que des saynètes érotiques, et que ses personnages font l'objet d'une dissolution des formes où s'entrevoit un chaos, un infini. Couleurs, lumières, syncope du fil narratif, images fragmentées où

l'ombre ronge le partenaire, lyrisme sacré de la musique et scènes de boîte de nuit irréelles contribuent à faire de **Ma mère** bien autre chose qu'une exaltation de l'amour noir : l'exploration à la fois respectueuse et douloureuse d'un néant.

Assurément dérangeant, **Ma mère** est le cri d'une femme lasse d'elle-même, qui refuse d'être aimée par son fils pour ce qu'elle n'est pas et entreprend de lui faire comprendre jusqu'où elle s'est abaissée, à quel point elle est immorale. Elle ne veut pas seulement que son fils l'aime en la sachant capable du pire, elle veut aussi qu'à son tour il parte à la découverte de ce qu'il y a d'extatique (au sens religieux) dans une sexualité désordonnée, et l'initie à un avilissement qui, au-delà de tout jugement et de toute notion de perversité, mêle honte, ravissement, autopunition, jusqu'à ce que la mort soit la seule issue. Elle le confie à ses compagnes de débauche, puis, de retour avec son âme damnée, la mère se suicide après avoir consenti à un inceste auquel elle ne peut survivre.

Fidèle au livre de Georges Bataille, au point d'interrompre brutalement son film par un écran blanc, au diapason d'un récit que son auteur laissa inachevé, Christophe Honoré l'est aussi à l'œuvre et à l'esprit d'un homme dont les écrits, ressassants, comme dit Michel Surya, "l'atroce et "sainte" fièvre des corps qui ne se débauchent que parce qu'ils sont promis de mourir" (Georges Bataille, *la mort à l'œuvre*, Gallimard, 1992), renvoient à une "expérience intérieure".

Dans **Ma mère**, film solaire, à la lumière aveuglante, la répugnance pour la chair souillée ou sexuée, la fascination pour les supplices, le surgissement d'un corps de vieille femme à la place d'une maîtresse offerte aux caresses les plus audacieuses, renvoient à l'obsession d'une "philosophie dans le mouir" (Michel Surya). (...)

Jean-Luc Douin
Le Monde - 19 mai 2004

A l'heure du porno chic, Georges Bataille fait-il encore scandale ? Il faut croire que non, à la vision de **Ma mère** dont on ressort perplexe mais pas remué. Mais oublions pour le moment cet auguste transgresseur (1897-1962), dont l'aura fait un peu ombrage au film lui-même. (...) Le temps de percevoir qui est qui dans cette curieuse communauté aux rôles dévoyés, et déjà le film nous devance, déjà le fils, à l'arrière d'une voiture avec sa mère, encaisse le premier outrage de celle qui sera son initiatrice attirée, Réa. Avant-goût pour l'instant ludique d'une perversion qui promet d'être souveraine. Mais faute de vraiment décoller, **Ma mère** réservera juste quelques fulgurances poétiques, alternant séquences originales et déjà-vu. Incomplète sans doute, la sensation du crescendo, du vertige. Ratées à coup sûr, les scènes de sexe stricto sensu, sans qualités particulières. On s'étonne qu'Honoré ait pu ignorer cette règle cinématographique : moins on voit, plus grande est l'excitation. Les moments les plus forts sont justement ceux où Honoré, au lieu de représenter Bataille, se contente de le citer. «*Parfois j'ai la force de me dire que si j'aime autant les fesses d'Hansi c'est que j'aime que Dieu les maudisse*», ou bien encore : «*Nous devons continuer ensemble à refuser le monde de ceux dont la patience attend que la mort les éclaire*».

Ce jaillissement de la langue comme source claire renvoie à des scènes courtes, fragments incantatoires qui échappent au récit, le surplombent, d'une certaine manière. Tout ce qui est extérieur à l'action du livre est d'ailleurs très bien, comme le choix des Canaries, île du tourisme sexuel aux lotissements vieux moderne plutôt sinistres. (...)

Alors ensuite, le sacré dans le vice, le dépassement de la raison, l'inceste et la possible délivrance de Pierre avec la jolie et solide Hansi, tout cela reste illustré comme un programme, où persiste l'impression d'une tonalité un peu mode, un peu poseuse. Si l'on sent bien

un élan permanent, cette «joie suppléante» décrite par Bataille, on peine à trouver le film si risqué que ça. Enfant terrible annoncé du cinéma français, enfant assurément doué, Christophe Honoré se protège encore trop derrière ses maîtres (Bataille compris). Il lui reste à ne plus faire semblant de tuer le père...

Jacques Morice
Télérama n° 2836 - 22 mai 2004

L'avis de la presse

Les Inrockuptibles
Jean-Baptiste Morain

Adapter Bataille au cinéma semblait une gageure. Défi relevé par Christophe Honoré qui s'aventure dans des zones transgressives aussi éloignées de la psychologie de comptoir que du chic et choc. Puissant et courageux.

M.Cinéma - Olivier Pélisson
Âpre. Violent. Inconfortable. La rencontre entre le romancier Georges Bataille et le cinéaste Christophe Honoré a fonctionné et donne un film dont les qualificatifs sont tout sauf aimables. Normal quand on décide de partir d'un des romans les plus subversifs qui soient. Le jeune cinéaste réussit à jouer avec le fil du rasoir, à toujours être au bord du précipice sans jamais y tomber. Quel précipice ? Celui du graveleux, du ridicule ou du grandiloquent. Il y échappe grâce à une mise en scène précise et fulgurante.

Ciné Live - Laurent Djian
Une adaptation magnifiquement gonflée d'un roman de Bataille, où Honoré traite du mythe oedipien et de l'amour à mort

avec une crudité aussi dérangeante que poignante.

Studio - Michel Rebichon

Ce film pulvérise les codes de la morale. Hymne à la liberté et à la vie, il dérange ceux qui ne sauront dépasser les apparences, et marquera longtemps tous les autres.

L'Express - Christophe Carrière

Une descente aux enfers d'autant plus périlleuse à adapter qu'elle sort de l'oeuvre posthume et homonyme de Georges Bataille. Qui l'a lue appréciera la fidélité d'Honoré au texte original. La pertinence de l'adaptation ne pallie toutefois pas un maniérisme trop pointu pour être compris.

Cahiers du cinéma - Elisabeth Lequeret

La sensation dominante est celle d'un film qui cherche sa forme sans jamais la trouver, avance quelques pions béhavioristes pour les retirer très vite, s'égare, sinon dans le vide, du moins dans le flou.

Le réalisateur

Après des études de Lettres Modernes puis de cinéma en Bretagne, Christophe Honoré arrive à Paris en 1995 et écrit une dizaine de romans pour la jeunesse. A 27 ans, il publie son premier roman "adulte", *L'Infamille*, suivi, en 1999, de *La Douceur*, sélectionné pour le Prix Renaudot.

Parrallèlement, Christophe Honoré écrit sur le cinéma dans plusieurs revues telles que *Les Cahiers du cinéma* ou *Première* et co-écrit le scénario de **Les Filles ne savent pas nager** avec Anne-Sophie Birot. En 2002, après le court métrage **Nous deux**, co-écrit avec Gilles Taurand, il réalise son premier long métrage **Dix-sept fois Cécile Cassard**, avec Béatrice Dalle en vedette. En 2003, il adapte le sulfureux roman de Georges Bataille avec **Ma mère**, un drame porté par Isabelle Huppert.

www.allocine.fr

Filmographie

court métrage :
Nous deux 2000

longs métrages :
Dix-sept fois Cécile Cassard 2001
Ma mère 2003
Le Clan

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
 Cahiers du Cinéma n°590
 Fiches du Cinéma n°1750

Pour plus de renseignements :
 tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com